

De la maille, au filet, au tissu : la communauté Littératures d'enfance

par Johanne Prud'homme

Je dirai tout d'abord que la naissance du réseau « littératures d'enfance » me ravit. Et pour cause... À pareille date, l'an dernier, j'aurais pu publier dans le bulletin d'une improbable agence de rencontre universitaire, la petite annonce suivante : « Chercheure passionnée, parfois prisonnière de son laboratoire, mais ayant soif de collégialité, recherche communauté scientifique compatible ». C'est dire, en clin d'œil, combien ce projet piloté par l'Agence universitaire de la francophonie répond pour moi à un besoin essentiel, celui d'entrer en contact avec des chercheurs œuvrant dans un domaine qu'au Canada, dans les départements de littérature, on considère comme marginal. On parle d'ailleurs, subtilement, en ce qui a trait à la littérature pour la jeunesse, d'« axe de recherche en émergence ».

Faire partie d'une association de chercheurs, c'est avoir la chance de contribuer à la création d'un tissu qui donnera de « l'étoffe » à la recherche sur les littératures destinées à l'enfance et à la jeunesse. Sur le plan étymologique, le mot « réseau », comme vous le savez peut-être, vient de *resel* qui signifie « filet ». Cette image d'un « tissu à maille très large » que nous offre le premier sens du mot « réseau » convient tout à fait au réseau international que nous représentons. Qui plus est, la pierre angulaire de notre association est la littérature. Or, qui dit « littérature » pense « texte », qui dit « texte » entend *textus*, ce mot d'origine latine qui signifie « trame, tissu ». Ces notions de tissage ou de maillage façonnent les œuvres, faites de mots, d'expressions, de figures entrecroisées, sur lesquelles nous travaillons. Elles représentent bien également les liens

qui unissent toutes les œuvres de toutes les littératures. La critique contemporaine donne d'ailleurs un nom à cet entrelacement infini. Elle l'appelle « intertexte ». Au fil de mes recherches sur le corpus fondateur de la littérature québécoise pour la jeunesse, je l'ai vu à l'œuvre. Par exemple, j'ai vu, dans l'axe Nord-Sud, les *Mille et une nuits*, ou encore, dans l'axe est-ouest, les classiques de la littérature française s'immiscer, comme autant d'inscriptions de l'ailleurs, dans le tissu « pure laine », comme on dit chez nous, d'œuvres du terroir québécois pétries, par ailleurs, de sirop d'érable, d'Indiens et de chemises à carreaux. On le voit, déjà dans la trame du texte se tisse la relation à l'autre. Reste aujourd'hui à aller véritablement à sa rencontre. Mais comment envisager une collaboration efficace avec mes collègues du Sud, en vue du réel partage de nos expériences et de nos savoirs respectifs ? Pour répondre à cette question, je ne puis, pour l'heure, que partir d'un territoire connu, celui de mes propres recherches.

Je travaille depuis plus de deux ans à l'établissement et à l'analyse du corpus fondateur de la littérature québécoise pour la jeunesse, ces œuvres publiées entre 1921 et 1948. Suite à la lecture des œuvres que mon équipe et moi avons répertoriées, il m'est très vite apparu que l'expression « littérature pour la jeunesse » recouvrait une production textuelle très diversifiée qui dépassait, une fois sur deux, les limites du strict champ littéraire auquel je voulais seul m'intéresser. La question très simple qui a sous-tendu toute l'opération est la suivante : qu'est-ce qu'une œuvre littéraire pour la jeunesse? J'ai tenté de répondre à cette question par une réflexion fondamentale sur la nature de cette littérature à la faveur de laquelle j'ai créé un appareil conceptuel, toujours à peaufiner. La théorie doit servir la pratique : j'ai résolu l'épineux problème de la sélection, en soumettant les textes à ce dispositif inédit. Pour être choisi, un texte devait obligatoirement comprendre des caractéristiques ressortissant obligatoirement à trois concepts mis en rapport triangulaire, ceux de littéarité, d'intentionnalité (on parle ici de littérature **pour** la jeunesse) et d'accessibilité.

J'ai présenté une première version de ce dispositif lors des journées de réflexion qui ont mené à la création du réseau « Littératures d'enfance ». Les questions qui m'ont été posées alors m'ont permis de constater que ce modèle, conçu pour travailler sur un corpus précis issu d'une aire géoculturelle donnée, pouvait « voyager ». Dans certains pays du Sud, la littérature pour la jeunesse est en pleine émergence. Or, il est possible de penser au présent cette littérature naissante. Peut-être, de fait, mon modèle pourrait-il contribuer à cette réflexion.

L'échange avec mes collègues africains a eu pour effet de m'inciter à continuer mes recherches sur le concept d'« intentionnalité » qui, des trois m'intéresse le plus et sur lequel j'avais déjà commencé à travailler. Je poursuis donc actuellement une étude de ce concept à la lumière des acquis de la philosophie et de l'herméneutique, la science de l'interprétation. Comme la littérature pour la jeunesse est une littérature à destinataire ciblé, elle porte les marques de cette intention. Je cible donc, dans les textes, l'apparition de ce que j'ai appelé les « foyers d'intention » qui vont du titre de l'œuvre à l'adresse explicite au lecteur, aux procédés de caractérisation du personnage principal, etc. Ces marques inscrivent le lecteur au cœur du texte. À la différence du texte écrit pour les adultes, le texte pour la jeunesse exploite la présence de son destinataire et, à ce titre, on peut parler d'une « surintentionnalité ». C'est celle-là qui fait, selon moi, que les critiques et interprètes du texte littéraire s'intéressent peu à ce corpus. Pour avoir le goût d'interpréter un texte, il faut que l'interprète soit sollicité par quelque chose d'obscur qu'il voudra résoudre. Une « ambigua » disait Saint-Augustin. Or, ce qui peut expliquer la rareté de la glose, de l'interprétation et de la critique du texte pour la jeunesse, c'est qu'on le considère comme limpide et transparent. Cette absence de critique a un effet pervers : elle dénie aux œuvres pour l'enfance le droit de s'inscrire dans l'histoire; elle en fait une littérature jetable. Ce problème devient évident dès lors qu'on enseigne la littérature pour la jeunesse. Les œuvres mises à l'étude sont alors souvent introuvables

puisqu'une fois épuisées, elles sont rarement rééditées. Pour apprécier la littérature pour la jeunesse telle qu'en elle-même, du fait de sa nature particulière, je crois qu'il est nécessaire de créer des dispositifs d'analyse qui lui sont propres. C'est ce à quoi nous travaillons, entre autres, au Laboratoire « l'Oiseau bleu » que je dirige. De tels dispositifs seront bien sûr exportables et pourront servir la recherche tant au nord qu'au sud.

Mon projet d'une réflexion fondamentale sur la littérature pour la jeunesse ne peut voir son terme qu'après une étude des œuvres issues d'autres cultures, ce que me permettra mon association au réseau LDE de l'AUF. Pour moi, il ne s'agit donc que d'un début et je souhaite longue vie au réseau « littératures d'enfance ».

Johanne Prud'homme

est professeure à l'université du Québec à Trois-Rivières (Canada)

Ce texte correspond à l'intervention de Johanne Prud'homme faite à la Maison des Sciences de l'Homme - Paris nord le lundi 1^{er} décembre 2003.

Contact auteure : <Johanne_Prudhomme@UQTR.CA>